

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 44

Artikel: Le bateau à vapeur du lac de Genève
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» de nous l'arbre fatal de la publicité, sans que nous
 » prenions encore soin de l'arroser. Pour moi, je
 » dispense le rédacteur de son Bulletin ; je ne le lirai
 » jamais ; depuis trente ans, je ne lis plus de jour-
 » naux. Il aura d'ailleurs bien assez d'abonnés sans
 » que nous le payions. »

Le bateau à vapeur du lac de Genève.

I

Robert Maneval, jeune habitant de Genève, avait formé le plan d'un ouvrage sur la vallée du lac Léman. Il voulait déterminer l'état de cette contrée dans les temps anciens ; mœurs, histoire, gouvernement, il comptait tout embrasser dans ses recherches. Je laisse à penser s'il était question dans cet ouvrage, des Romains, des Allobroges, de Jules César et du second royaume de Bourgogne, et si l'auteur négligeait de parler de la chute du mont Taurédunum, maintenant le Boveret, racontée par Grégoire de Tours et par Marius, évêque de Lausanne. Robert ne s'en tenait pas au travail de cabinet ; il était allé sur les lieux mêmes. En parcourant le pays, il le dépouillait de ce qu'il avait de moderne, pour n'y voir que les monuments du moyen âge ; il abattait par la pensée, ces ponts, ces chaussées, ces belles habitations qui le couvrent, et il les remplaçait par des rochers, des forêts et des tours féodales. Souvent même, en traversant les rues d'une ville, il s'arrêtait avec respect devant un vieux meuble exposé en vente ; il le dégageait des taches et de la poussière qui le ternissaient, il le remplaçait, avec toute sa fraîcheur et son éclat, dans les demeures qu'il avait rêvées, au milieu des scènes et des personnages des temps passés. Dans sa course, Robert pensait quelquefois aux de Saussure, aux Humboldt, que leurs voyages ont immortalisés, aux Gibbon et aux autres savants que leurs travaux font vivre dans la postérité. Certainement, il n'avait pas la prétention de les égaler, et cependant il ne pouvait s'empêcher de penser qu'une fois ils avaient été, comme lui, jeunes et ignorés du monde.

Le projet de Robert était honorable, patriotique même ; sans doute il eût pu donner à son temps un emploi d'une utilité plus immédiate, en prenant un état ; mais sa position ne le lui rendait pas nécessaire, et on devait lui savoir gré de ne pas rester oisif. L'entrain de la jeunesse, l'assurance que donne l'inexpérience des difficultés et des échecs, la considération que son désir de devenir une fois un savant, lui donnait déjà à ses propres yeux, entouraient de fleurs la carrière qu'il voyait devant lui, occupaient tous ses moments et remplissaient sa vie.

Il s'était détourné du théâtre de ses recherches pour aller voir un ancien camarade de collège, pasteur suffragant dans les montagnes qui dominent Villeneuve, et il avait passé deux jours avec lui dans une intimité que rien n'avait troublée. C'était un jeune ecclésiastique d'esprit et de talent, qui aurait pu aussi se livrer à des recherches et à des ouvrages littéraires, mais qui en était détourné par les occupations bienfaisantes et les devoirs journaliers de sa vocation. Robert lui fit parler de son plan et des notes qu'il avait recueillies. Après avoir parlé longuement avec beaucoup de vivacité, il se tut, attendant le jugement qu'allait prononcer son ami.

« C'est un ouvrage utile que tu entreprends, Robert, dit le jeune pasteur, après un moment de silence ; il te fournira une occupation intéressante et agréable. Cependant.... eh bien ! je crains qu'il ne soit un peu sérieux pour ceux aux quels tu le destines.

— Mais ne seront-ils pas curieux de savoir ce qu'était leur pays, il y a quatre ou cinq siècles, et de connaître les mœurs de leurs ancêtres ?

— Je crois qu'ils mettent beaucoup moins d'intérêt au passé qu'au présent, qui, dans ce moment-ci, marche si vite ; les gros ouvrages d'érudition ne sont plus de mode ; on n'a pas le temps de les lire, à peine peut-on suivre les événements du jour. Je voudrais que tu donnasses à ton livre une

forme plus animée, que tu y introduisisses des scènes, des événements, des interlocuteurs, que tu misses tout en action : c'est un conseil que je te donne ; quant à la manière de l'écouter, je ne m'en charge point ; tu le sais,

La critique est aisée, et l'art est difficile. »

En y réfléchissant, Robert avait approuvé le conseil de son ami : il n'avait plus pensé qu'à des incidents et à des situations intéressantes. Porté doucement par le bateau à vapeur qui le conduisait à Genève, il s'entourait de bannières et de vieilles armures, d'écuyers, de religieuses, de nains, cortège obligé des scènes du moyen âge. Il trouvait assez facilement les personnes qu'il fallait mettre en action ; mais il lui fallait encore une jeune fille, simple, naïve, avec la physionomie, le caractère, les vêtements du XIII^e ou du XIV^e siècle. Il aurait pu, comme tant d'autres écrivains, faire paraître une jeune châtelaine avec des yeux bleus et des cheveux blonds, flottant au gré des vents ; mais ces tableaux usés n'avaient pas assez pour lui le caractère de la réalité ; une personne aussi importante que l'héroïne méritait d'être étudiée d'après la nature. Ainsi un peintre habile peut créer d'imagination les objets accessoires, laisser même à sa fantaisie le choix des êtres secondaires de son tableau ; mais l'attitude, l'expression du personnage principal, sont toujours le résultat de l'observation et de longues études. Robert voulait un être réel qui l'inspirât, auquel, vu la différence des temps, il pourrait changer quelque chose, mais qui lui servît de modèle. C'est donc à l'examen des jeunes femmes de sa connaissance qu'il se livrait, assis sur le pont du bateau, les passant successivement en revue. Et d'abord, sa cousine Juliette ? Certainement elle était d'une figure agréable, elle ne manquait ni d'esprit ni de naturel ; et cependant, elle ne répondait pas complètement à l'idéal qu'il se faisait. Peut-être la grande intimité qui régnait entre le cousin et la cousine n'était-elle pas favorable au coloris poétique. Et Mlle A. et Mlle B., toutes deux jeunes et jolies ? Mais il y avait chez elles quelque chose de trop moderne. Non, non, ce n'était pas encore ce qu'il fallait.

Dans ce moment on atteignait le port de Rolle, la cloche de la proue avertissait les passagers de se préparer, et on voyait les petits bateaux chargés de voyageurs se détacher du rivage.

Une heure avant ce moment, Mlle Henriette de Lucens était dans une maison de campagne, à deux lieues de la ville de Rolle, attendant que son cousin Alexandre la conduisît au bateau à vapeur, qui devait la mener à Nyon où elle retrouverait son père. On était encore autour de la table, mais le déjeuner était fini ; déjà les convives portaient des regards inquiets sur Alexandre qui ne faisait aucun préparatif de départ ; les gens prudents tiraient leur montre, calculaient l'heure de l'arrivée du bateau, et conseillaient au jeune homme de se mettre en route. Mais celui-ci, plein de confiance dans la vitesse de ses chevaux qu'il aimait à vanter, écoutait avec distraction, prenant l'air le plus insouciant, le plus sûr de son fait, et commençait avec son voisin une conversation qui paraissait l'occuper uniquement. On souriait ; on murmurait « ils n'arriveront pas ; » lorsque Mlle de Lucens, frappée de ce qu'elle entendait, se lève et vient timidement dire à Alexandre qu'elle croyait le moment venu de partir, et qu'un retard pourrait inquiéter son père. Celui-ci répond qu'il est aux ordres de sa cousine, et il fait avancer ses chevaux qui, attelés depuis longtemps, donnaient des signes d'impatience. La société réunie accompagne ceux qui partent de ses plaisanteries. « Nous ne serons pas longtemps, leur dit-on, sans vous revoir ; vous nous trouverez dans le bois, où nous vous attendons. »

Alexandre levait son fouet. « Attendez un instant, » s'écrie sa compagne, j'ai oublié mon châle, il est dans le salon ; mais non, nous n'avons pas le temps, c'est inutile, partons, partons. — Impossible, ma chère cousine. Vous exposerai-je à prendre froid sur le lac ? Jacques, vite le châle de mademoiselle. » Jacques s'élance, mais il rapporte un châle bleu, c'était un blanc à palmes qu'il fallait. « Qu'importe ? » dit Henriette, je n'en ai pas besoin. » Alexandre proteste qu'il

ne partira pas sans le châte; il arrive enfin et l'on part.

D'abord le conducteur met ses chevaux à un trot modéré; mais ensuite, après avoir tiré sa montre, il leur donne une allure plus prompte. Au bout de quelques minutes, parvenus sur la hauteur, ils découvrent le lac devant eux. Les promontoires, les maisons et les arbres du rivage se détachent sur cette belle surface d'un bleu foncé. « Le beau pays ! » s'écrie Henriette. « Quelle superbe vue, quelle fraîcheur dans le paysage ! » Son conducteur ne lui répond pas; il était occupé d'un bâtiment qu'il voyait glisser le long du bord, paraissant ou disparaissant selon les mouvements du terrain; c'était le bateau à vapeur le *Léman*, qui touchait au port. Il vit qu'il n'avait pas une minute à perdre, ou plutôt qu'il lui était à peu près impossible de l'atteindre; mais il se représenta en même temps tous les brocards qui l'attendaient, s'il ne parvenait pas à son but, lui qui avait affecté tant d'assurance.

(A suivre.)

Voici un renseignement au sujet du phylloxera, que nous tenons de bonne source, et qui ne manque certes pas d'intérêt.

En 1868, M. le professeur Michaud, de Genève, fut chargé, par le Conseil d'Etat, de donner quelques conférences dans le canton sur la manière de soigner les vins. Il alla entre autres à Cully où, après sa séance, quelques auditeurs lui dirent avoir remarqué dans leurs vignobles des souches dont le feuillage jauni montrait qu'elles avaient souffert, et lui demandèrent à cet égard des explications.

Mais comme M. Michaud ne pouvait leur répondre avant de s'être assuré lui-même du fait, il pria un propriétaire de vigne de lui expédier à Genève un cep avec ses racines et quelque peu de terre environnante.

Après un examen attentif, M. Michaud fit un rapport dans lequel il déclara avoir trouvé sur les racines de la plante un petit insecte jaunâtre, mais qu'il ignorait encore si celui-ci était la cause ou le résultat de la maladie de la vigne.

Cet insecte était, à n'en pas douter, le terrible phylloxera, autour duquel nos savants font aujourd'hui tant de bruit. — Il y a de cela six ans, et la vigne est encore là, vivace et fructueuse, témoin la magnifique récolte de 1874.

On comprend dès lors pourquoi nos vigneronniers restent calmes en face du sombre avenir qu'on leur fait entrevoir. Ils prétendent qu'avec une vigne bien entretenue, une culture soignée, on peut dormir tranquille.

L'ein est d'aô phylloxera coumeint dâi pioux et dâi pudzé, disent-ils, elliaux que vollion ein avâi ein ont.

Le pasteur de C*** regardait un jour, d'un air attristé, le vieux temple de sa paroisse, qui tombait en ruines. Survint le syndic de la commune.

— Bonjour, monsieur le pasteur; vous regardez notre pauvre vieille église?...

— Oui, syndic; elle a l'air bien misérable.

— C'est vrai, c'est vrai, monsieur le pasteur, elle est dans un grand état de dépravation; aussi la municipalité s'en est occupée, et nous allons la réparer. Mais, comme vous le savez, la commune

n'étant pas riche, nous ferons la chose tout simplement et sans volupté.

Malgré le jugement, on n'est pas d'accord sur la façon dont Bazaine s'est évadé. Il y a des variations sur la grosse corde.

On enterrait un jour un monsieur qui n'avait pas précisément la réputation d'être un fort honnête homme. De son vivant, il avait tripoté dans tant d'affaires malpropres, et si peu sauvé les apparences, que ses amis refusaient de le reconnaître et de lui parler.

Lorsque son cercueil vint à passer, tout le monde se découvrit, suivant l'usage.

— Quel est cet enterrement? demanda quelqu'un.

— C'est celui de X...

— Ah! c'est X... Il a bien fallu qu'il meure pour recevoir tant de coups de chapeau.

Un monsieur dîne dans un restaurant. On lui sert de petits plats où il est impossible de ne pas reconnaître les vestiges d'un repas de noces donné la veille.

— Comment trouvez-vous ce faisan truffé? lui demande la maîtresse de maison, qui vient de lui glisser sur l'assiette un aileron quelque peu desséché.

— Excellent, madame, excellent; peut-être meilleur qu'hier.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Direction de M. Vaslin.

Dimanche 1^{er} novembre.

Ouverture de la saison théâtrale. — Début de la troupe.

LES OISEAUX DE PROIE

drame en 5 actes.

Le spectacle sera terminé par

MON ISMÉNIE

Vaudeville en 1 acte.

Les bureaux s'ouvriront à 5 1/2 h. — On commencera à 7 h.

Mardi 3 novembre :

Représentation de début

LES DOIGTS DE FÉE

Comédie en 5 actes, du Théâtre-Français, par MM. SCRIBE et LEGOUVÉ, de l'Académie française.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet Lausanne

Agendas de poche et de cabinet, pour 1875. — Buvards, papeteries, albums pour photographies, psautiers, porte-monnaies, serviettes pour écoliers, sacs d'écoles, porte-feuilles pour la musique. — Fournitures complètes pour les bureaux. — Registres de formats et réglures diverses; copies de lettres à la presse, d'excellente qualité; presses à copier. Feuilles d'images et feuilles d'architecture pour la jeunesse: dominos, damiers, etc., etc. — **Joli choix d'abat-jour pour lampes.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.